

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 27/2 (2000)

DOI: 10.11588/fr.2000.2.47060

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

FRANÇOIS LABBÉ

ANACHARSIS CLOOTS (1755–1794)

Le Prussien gallophile et le rêve d'une union franco-prussienne,
clef de voûte de sa République Universelle

Anacharsis Cloots demeure peu connu des non-spécialistes. Son rôle pendant la Révolution, les idées qu'il défendit avec passion jusqu'à son exécution en mars 1794, n'ont que rarement été pris au sérieux ou alors seulement pour être discrédités, faussement rapportés, simplifiés jusqu'à l'absurde¹. Lui-même constatait peu avant sa mort qu'il n'était *pas de son siècle* et, dans la solitude qui était alors la sienne, il espérait seulement dans les générations futures pour qu'on le comprenne².

Il est vrai que ce riche fils de négociant, possesseur d'un titre de baron, a tout pour n'être d'aucune faction, d'aucun parti, pour être en marge: conventionnel régicide, il se prononce pour la révolution la plus radicale quand les *Indulgents* font entendre leur voix. D'alliance *objective* en alliance *objective*, il cotoie les Constitutionnels, les Girondins, la Montagne, la Sans-Culotterie la plus extrême, les amis d'Hébert et rompt ainsi tous ses liens avec l'aristocratie qu'il fréquentait dans ses jeunes années, tous ses liens avec les »philosophes« de salon ou ce qu'il en reste sous la Terreur, tous ses rapports avec ses collègues députés³. Il croit alors pouvoir rencontrer le peuple, mais il n'appartient pas à ce peuple et le peuple, versatile, aisé à manipuler, peut-il le comprendre, d'autant plus qu'il refuse toute démagogie, la révolution agraire, le communisme primitif dont Babeuf trace les premières esquisses ou le socialisme chrétien d'un Claude Fauchet par exemple⁴?

1 Voir à ce propos mon ouvrage: Anacharsis Cloots, le Prussien francophile, un philosophe au service de la Révolution française et universelle, collection l'Allemagne d'hier et d'aujourd'hui, l'Harmattan, Paris 2000, p. 427 et suivantes. Le présent article a pour objet un développement non conservé dans ce livre.

2 C'est ce qui explique son angoisse, alors qu'il est en prison, qu'on détruise ses écrits.

3 Il attaquera plusieurs fois, avec une rare violence, les »intellectuels«, les philosophes de l'Ancien Régime qu'il qualifie de »déclamateurs« (République Universelle, p. 32–33 et *errata* final), de »raisonneurs musqués«: *Ah! le bon temps où la presse n'était libre que pour nous et nos amis, où une épigramme dans le Journal de Paris, dans le Mercure de France tenait lieu de réponse péremptoire [...]* (in: Adresse Aux Piémontais); il raille la »valetaille académique« (in: *Annales Politiques et Littéraires*, 23 juillet 1792). Voir aussi L'Orateur du Genre Humain, Paris 1791, p. 120; *Chronique de Paris*, 8 août 1792.

4 Voir la Chronique de Paris, 18 septembre 1792 (contre les lois agraires, le partage des entreprises; voir sa polémique avec C. Fauchet dans les journaux du temps) mais il dira aussi que »Les riches sont les fléaux de la République.« Il s'en prend à plusieurs reprises aux »richards« (Croisade civique, 19 août 1793). En fait, il refuse d'opposer les riches et les pauvres car il considère qu'aussi bien les uns que les autres peuvent être *aristocrates* de cœur, ce qu'il dénonce, c'est-à-dire incapables de mettre leurs capacités au service de la Révolution au contraire des citoyens *industriels*, qu'il donne en exemple. Un individu riche et industriel ne profitera pas personnellement de sa richesse, il ne sera pas *aristocrate*! un pauvre industriel ne connaîtra ni la famine ni la misère, il ne sera pas la proie des démagogues.

En outre, ce Prussien éveille la méfiance d'une opinion publique française facile à convaincre de la réalité d'un «complot de l'étranger», une *cinquième colonne* avant l'heure, responsable des difficultés rencontrées, des famines, des revers militaires, de l'inflation⁵. Symétriquement, ce Prussien qui prône la Révolution internationale et la République universelle à partir d'un pays qui n'est pas le sien, d'un pays qui, dans le passé, a toujours imposé directement ou indirectement ses volontés à une grande partie des États de la mosaïque allemande, est un traître pour la majorité de ses compatriotes vivant de l'autre côté du Rhin⁶.

Enfin, catholique de naissance, de théiste, il devient rapidement athée, ce qui n'était pas si rare au temps des salons de l'Ancien Régime, mais il se refuse à faire de l'athéisme un acte de foi et place sa confiance dans le bon sens et l'éducation pour ouvrir les yeux des masses. Il participera au mouvement de déchristianisation de 1793, fera quelque chemin avec la Commune de Paris, les athées les plus notoires, mais en restant toujours en retrait: le culte de la Raison l'intéresse au fond aussi peu que le culte de l'Être suprême qu'il confond dans le même mépris, voyant dans l'un comme dans l'autre, tout comme dans les religions révélées, une tromperie, un scandale, une drogue pour tenir les masses sous le joug; bien avant Marx il vitupère contre *l'opium du peuple*: mais, là encore, il est seul, condamné à l'échec.

On sait assez généralement de lui qu'il s'est toujours profondément posé la question de l'étranger, de ce monde partagé en tant de nations⁷. Grand voyageur, il a parcouru une partie de l'Europe, l'Afrique du Nord, le Moyen-Orient sans doute⁸. Il en revient avec la certitude d'avoir rencontré partout les différentes étapes d'un asservissement de l'homme par l'alliance de la religion et du pouvoir monarchique au profit de quelques-uns. Il vérifie ainsi *a posteriori* les thèses de son ouvrage majeur, la «Certitude des Preuves du Mahométisme» (1779), dans lequel il dénonçait, par l'étude des textes et avec une étonnante érudition chez un jeune homme de moins de 25 ans, les religions révélées comme le produit conjugué d'une intention malveillante et d'une méconnaissance soigneusement entretenue. L'intention serait celle d'un groupe d'hommes – l'aristocratie et le clergé – qui s'associent pour profiter politiquement et matériellement des foules; la méconnaissance étant l'ignorance crasse dans laquelle vivent ces foules prisonnières de la tradition, de l'autorité usurpée par les profiteurs qu'il dénonce, et ravivée par la superstition habilement entretenue par les clergés. Dans toutes les sociétés, structurellement, le processus d'oppression est, selon lui, le même: chez les Musulmans, les Chrétiens, les Juifs, les Lamaïstes, les Bouddhistes, les disciples de Xaca, dans les religions anciennes ou modernes, un individu, de son propre gré ou poussé par un

5 Voir la Chronique de Paris du 27 juillet 1791, la Gazette de Paris du 5 août 1791 par exemple, Orateur du Genre humain, p. 105. En revanche, il évoque lui-même l'influence pernicieuse des agents de Coblençe (République Universelle, Paris 1792, p. 175).

6 Voir note 1, Chapitre *Le mythe de Cloots*: l'ange noir. M. de Golz, envoyé prussien, dément dans les journaux tout rapport entre la représentation prussienne et ce «hollandais» qu'il voue aux gémonies (Journal de la Cour et de la Ville, Gazette Universelle septembre 1791). Cf. note 27.

7 Au Musée de Paris, il est longtemps responsable du domaine «Sciences et littératures étrangères». Dès le début de la Révolution, il fonde un Comité des Étrangers, en devient le porte-parole et paraît en cette qualité devant la barre de l'Assemblée en compagnie de ces *représentants des peuples opprimés* au cours d'une séance mémorable qui vit aussi, dans l'enthousiasme généré par cette *Ambassade du genre humain*, le renoncement aux titres nobiliaires et féodaux (19 juin 1791). Député, il sera le recours de quantité d'étrangers, ce qui ne l'empêche pas de considérer comme gothique ce terme d'étranger! Voir ses réactions lorsque l'on discutera la loi sur les étrangers: Adresse aux Piémontais, Chronique de Paris, 3 octobre 1792. *Discours à la tribune de l'Assemblée* du 27 brumaire an 2. *L'étranger! expression barbare dont nous commençons à rougir [...]. Bases constitutionnelles de la République du Genre humain*, Paris 1793, p. 22.

8 Entre 1784 et 1789, il se rend en Angleterre, en Hollande puis en Suisse, en Autriche, en Hongrie, en Italie, en Grèce, en Espagne, en Afrique du Nord, au Portugal. Ses voyages sont interrompus par de nombreux retours en France et peut-être en Prusse, dans le domaine parental situé près de Clèves.

groupe d'intérêts, invente le mythe d'une révélation divine qui s'impose aux foules par le biais de son charisme et surtout d'un clergé qui sait habilement inventer miracles et commandements de la divinité⁹. Ces religions ont toutes une dimension eschatologique qui empêche la majorité de se consacrer à l'amélioration du séjour terrestre et qui la fait accepter l'ordre en définitive voulu par les profiteurs de ces systèmes: Églises et pouvoirs constitués. Avec le temps, légendes et superstitions s'imposent pour tisser un véritable voile qui permet d'autant moins de juger sainement que les théologiens ajoutent à la confusion par leurs ratiocinations. L'association Église–État serait alors parfaite: la première se chargeant de l'asservissement spirituel, la seconde de l'asservissement physique.

Rien de très original en somme puisqu'on retrouve là un credo qui n'est pas inhabituel aux salons philosophiques. Cependant, ce livre et ces voyages, qui se répondent, se complètent, lui permettent d'aller plus loin que de chercher à dénoncer ce marché de dupes qu'il est persuadé mettre en lumière, sur les seuls plans moraux, philosophiques ou religieux en s'engageant dans les voies du déisme ou de l'athéisme. La discussion de salon ne lui suffit pas, il se refuse très tôt à concocter des *in-quarto* doctes dans la solitude de sa chambre et préfère le terrain aux régions éthérées de l'esprit, le journalisme ouvert à un plus large public aux gros traités à peine lus par quelques-uns. Dès 1789, il devient, si l'on en croit la lettre qu'il adresse à son oncle De Pauw, «un des plus ardents brochuriers» et, quelques mois plus tard, il se lance dans une carrière journalistique particulièrement active car, pour lui, le journal est seul susceptible d'éclairer les foules, de leur apprendre qu'elles sont esclaves, de leur indiquer les voies de leur délivrance, de les informer, de créer une opinion publique solide et fondée, rapide à réagir, efficace à soutenir, dans sa pluralité même, les premiers accents de la démocratie. Communiquer est pour lui essentiel et il recourt à tous les moyens:

*En écrivant mes articles je disais, en voici un pour la flasque »Chronique«; en voici un pour le réservé »Moniteur«; en voici un pour la »Gazette« hermaphrodite, avant l'époque de sa perversion totale; en voici un pour le lourd »Patriote«, un autre pour le trivial Gorsas; un autre pour le mâle Carra. Je me servais de tous les carrosses, voire même des casse-cous et des tapeculs, pour faire voyager la vérité bien ou mal à son aise¹⁰. Il a cette formule qui traduit tous ses espoirs: *Laissons mûrir les esprits dans les serres chaudes de la typographie!*¹¹*

La dimension politique est pour lui primordiale et, avec elle, l'engagement personnel. Cet aveuglement des foules qu'il faut combattre est partout le même, c'est, pour les puissants, le moyen d'asseoir leur pouvoir, de le pérenniser. La multiplicité des religions participe autant de ce même principe que l'émiettement des États; les différences apparentes servent à cacher l'unité fondamentale des peuples: diviser pour régner. Non sans humour, il affirmera:

9 A cela s'ajoutent des conditions conjoncturales. Le succès du christianisme, par exemple, est expliqué en neuf points principaux:

- Le goût pour le mystère et les miracles, pour l'irrationnel
- la mode de l'austérité popularisée par les stoïciens
- l'attente de la fin du monde
- le goût des fables poétiques
- le discrédit dans lequel est tombé le paganisme
- la fureur du peuple pour la Diablogomanie
- la nonchalance des païens
- Les guerres civiles et l'anarchie qui déchirent l'empire
- L'avènement et la personnalité *monstrueuse* de Constantin (p. 537 et suiv. de *La Certitude des preuves du Mahométisme*, dont le titre est une antiphrase ironique).

10 *Etrennes de l'orateur*, 1793. Il fait en réalité une différence entre ses essais et ses articles destinés à l'actualité immédiate: *C'est dans les ouvrages qui sortaient de leur propre vol des presses du libraire Desenne, que je développai toute l'énergie de mon caractère, toute l'indépendance de mon âme, toute l'originalité de mon imagination.*

11 *République Universelle*, p. 34–35.

*La véritable cause de tout mal social gît dans le morcellement des peuples, dans l'absurde pluralité souveraine. [...] Je pardonne aux singes de Sumatra de n'avoir aucune parenté avec les singes du Paraguay; mais l'homme des Indes Occidentales, qui ne fraternise pas avec l'homme des Grandes Indes, est doublement inepte, doublement coupable et doublement puni*¹².

Ainsi, démontrer la nullité des religions révélées serait la condition *sine qua non* de la redécouverte de l'unicité du genre humain car les conditions politiques ambiantes sont de la même façon remises en question. Débarrassé du joug religieux, l'homme peut développer ce qui, selon Cloots, fait sa spécificité: la raison. La raison, qui guide le géomètre dans une seule et même route, malgré la distance des lieux, des temps, des langues et des coutumes, dirigera tous les hommes vers un centre commun, lorsque la représentation nationale sera ôtée aux puissances célestes, aux oints du seigneur, lorsque le genre humain sera réintégré dans ses droits imprescriptibles.¹³

C'est cette raison qui doit soumettre un ensemble de forces inhérentes à la nature humaine et qui sont ambivalentes, comme l'élan sexuel, la fascination pour le jeu, la vanité ou particulièrement l'égoïsme¹⁴. Cet égoïsme, bien compris, serait en effet une force constitutive de l'être social, une sorte d'instinct qui, bien entendu, dans une perspective proche de celle défendue par Rousseau dans son «Discours», doit savoir faire passer l'intérêt privé, personnel, immédiat derrière l'intérêt du groupe, voire de l'humanité. Ainsi, l'éradication des guerres, la paix universelle est un bien qu'il convient de convoiter car c'est en définitive le seul moyen d'assurer le bonheur de tous les individus, de mettre en place les «Bases constitutionnelles de la République du Genre humain» (1793) pour reprendre le titre d'un de ses ouvrages les plus marquants, les bases d'un progrès général¹⁵. On ne peut se contenter de paix partielles, locales car un jour ou l'autre les conflits extérieurs menaceront ces situations particulières. De la même façon, la République est un bien qui ne se partage pas: elle ne peut être qu'universelle. Tout est lié dans sa vision des choses.

Ces principes posés, Anacharsis Cloots ne tombe pas dans l'illusion de croire que leur réalisation sera immédiate, de même qu'il n'imagine pas qu'on puisse faire totalement table rase des différences impliquées par les situations géographiques ou culturelles. Dans le cadre qu'il fixe à son projet comme finalité, il conçoit une évolution douce: la paix assurée et la république instaurée, il restera à développer la raison par l'éducation. Les choses n'iront pas à la même vitesse partout car les conditions de départ ne sont pas les mêmes, mais il ne faut pas se perdre dans des atermoiements préjudiciables. Le facteur temps devient un élément essentiel de son dessein bien qu'il faille chercher à aller aussi vite que possible.

D'autre part, le génie humain, qu'il évoquait dès son second essai, les «Vœux d'un Gallophile», doit permettre d'accélérer ce qu'il appelle, dans un sens presque physique, le *nivellement du genre humain*: les différences de richesse et de situation souvent déterminantes dans le développement de cette raison souveraine, ces différences peuvent s'aplanir. Il imagine des solutions pour développer l'agriculture, influencer sur les climats, augmenter les surfaces arables, renforcer l'industrie. Il voit le monde remodelé par les ingénieurs, des canaux partout créés, des routes pour le commerce, une infrastructure qui permettra d'appliquer en

12 République Universelle, p. 147.

13 Bases Constitutionnelles de la République du Genre Humain, Paris 1793, p. 93. Voir aussi p. 31 et République Universelle, p. 36–39, 71, Chronique de Paris du 8. Juin 1791, Courrier de Paris du 28 octobre 1790.

14 République Universelle, p. 132. Orateur du Genre humain, p. 54; Chronique de Paris, 27 octobre et 13 novembre 1791. Adresse aux sans-culottes bataves, 5 octobre 1793.

15 République Universelle, p. 57.

partie les théories des physiocrates au monde entier¹⁶. Il imagine même le développement futur de l'aéronautique, des voyages, des transports en ballons¹⁷.

Les progrès des communications rendront possible la rencontre des peuples: ils pourront alors échanger biens matériels et biens intellectuels. La simple comparaison leur montrera la vanité de certaines croyances, le côté pernicieux de certaines traditions, la nullité des préjugés, leur fraternité intrinsèque. Cependant, Cloots pense que ce nivellement souhaitable ne signifie pas absence de différences, au contraire, il affirme en plusieurs endroits que certaines caractéristiques propres à chaque groupe humain demeureront mais en dehors des scories laissées par les fausses traditions, les croyances et les préjugés.

Il lance à grands traits les contours d'un parlement mondial réunissant les députés du globe. Un gouvernement et des lois correspondant aux articles de la Déclaration des Droits de l'homme seront, dans un premier temps, nécessaires, ainsi qu'une police et des tribunaux. Mais ces structures ne seront que provisoires et disparaîtront dès que tous les individus, raisonnables et convaincus de la supériorité du bien commun, prendront directement leurs responsabilités et libertés en mains.

Cette *mondialisation* ne sera pas sans influence sur la morale qu'il considère d'ailleurs comme toujours circonstancielle: on tendra vers une morale universelle quand la république sera elle-même universelle, et cette morale libre de toute circonstance particulière, de tout préjugé se réduira à peu de principes garants de la liberté et de la vie de l'homme dans une société élargie: les principes contenus dans la Déclaration des Droits de l'Homme¹⁸.

Cloots n'a pas eu le temps de vraiment développer ces idées. Pris par les événements, engagé dans la lutte politique quotidienne, soumis à l'urgence, il n'a pas pu se consacrer à une écriture prospective aux cours des deux dernières années de sa vie, d'autant plus qu'il se refuse, nous l'avons dit, à être le philosophe dans sa Tour d'ivoire comme son oncle De Pauw, il croit devoir parer au plus pressé: l'établissement d'une vraie révolution, sa pérennisation¹⁹.

16 Il faut entendre la libre circulation des biens car dans ses «Vœux d'un Gallophile», il s'oppose en grande partie aux physiocrates, voyant par exemple dans la ville la source des richesses d'un pays.

17 Vœux d'un Gallophile, p. 160 en particulier. *Il faut avoir été témoin des premières expériences aérostatiques du Champ de Mars, du Faubourg Saint Antoine, de la Muette, des Thuilleries (sic) et de Versailles, pour se faire une idée des sensations étranges, de l'enthousiasme universel dont personne ne peut se défendre. Je ne voyais, pensais, parlais, écrivais, rêvais que ballons* (Vœux d'un Gallophile, p. 160). Voir sa lettre à la comtesse de Voisenon du 29 août 1783 sur ce thème: *A notre tour, visitons les dieux* (p. 160–164).

18 République Universelle, p. 13.

19 Cornelius de Pauw était né le 19 août 1735 à Amsterdam. Après des études à Liège, Cologne et Göttingen, il avait été ordonné sous-diacre à Liège en 1765 et avait été choisi par le prince évêque pour défendre ses intérêts auprès de Frédéric II, qu'il séduisit par ses qualités morales et intellectuelles à tel point que le souverain tenta de se l'attacher en lui donnant des espérances sur l'évêché de Breslau, en fit son lecteur en 1775–1776, mais le philosophe préféra revenir à Xanten (Orateur du genre humain, p. 26). Nommé citoyen français en 1792 avec son neveu, Schiller, Washington, Payne, Klopstock, Priestley, Kosciusko, il meurt à Xanten après avoir refusé le titre de commissaire du pays de Clèves. Dans son Orateur du genre humain, ouvrage salué par S. Mercier (Lettre à Desmoulins, 27 mars 1791), Anacharsis écrira: *M. Pauw, chanoine de Xanten, écrivain célèbre, dont Les Recherches philosophiques ont contribué à planter l'arbre de la Révolution. Démocrate à la cour d'un despote, il dictait les leçons de la vérité à un roi devant qui tout se prosternait. Pauw et Frédéric étaient les seuls mortels qui marchaient la tête levée dans le palais de Potsdam. L'Orateur du Genre Humain rampait comme une couleuvre, en redoutant le stoïcisme du frère de ma mère. Voici le premier homme qui ne me flatte jamais, s'écriait le monarque. M. Mirabeau eût dit de Pauw: Voilà un homme rare!; comme il dit au prince Henri, en parlant de L'Orateur du Genre Humain: Voilà une bête rare.*

Dans le tourment des événements révolutionnaires, face aux diverses factions, Cloots n'a pas eu le loisir d'étayer davantage son argumentation. On en a retenu quelques phrases, le plus souvent pour se moquer de ce qu'on a taxé d'esprit utopique. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple de ces simplifications excessives, une lecture attentive des textes de celui qui est alors devenu »l'Orateur du Genre Humain«, montre qu'on a continuellement caricaturé son opinion sur l'esclavage et les colonies. En plusieurs endroits, il affirme évidemment que la servitude des populations sous le joug des planteurs et des puissances occidentales est une aberration et qu'il faudra qu'elle cesse²⁰. Cependant, il sait aussi qu'on ne peut suivre un Brissot et les partisans les plus chauds de la Société des Amis des Noirs qui réclament la fin immédiate de l'esclavage, les uns par idéalisme sans doute mais beaucoup par un maximalisme pervers dont Cloots dénonce d'ailleurs la démagogie, comme il dénonce le conservatisme des aristocrates²¹. Anacharsis place son discours au niveau d'une observation géopolitique des faits: la manumission des esclaves, sans préparation, conduirait à une impasse économique et stratégique (l'Angleterre et les autres pays coloniaux n'étant pas touchés par une telle décision ne pourraient qu'en profiter) et à des difficultés politiques: ni les planteurs ni les esclaves ne sont prêts à une telle décision brutale. Il demande donc de prendre le temps, de ne pas précipiter les choses afin de ne surtout pas mettre en péril la Révolution dans sa globalité et d'assurer, sans hâte ni précipitation, l'avènement d'une mesure jugée à terme nécessaire et inévitable.

Si une morale reposant la »Déclaration des Droits de l'homme« est à la base de sa réflexion, si elle est le moteur de son *utopie* (il utilise le terme et le possessif)²², il ne la mêle pas à la réflexion politique du décideur qui doit prendre ses responsabilités en fonction des circonstances, de la conjoncture. Cependant ses adversaires mesureront ses paroles à la seule aune d'une morale immanente ou considérée comme telle, et ils auront beau jeu de faire croire qu'Anacharsis est un penseur incohérent, que l'Orateur du Genre humain est un menteur, que le fils du banquier-armateur hollandais est un esclavagiste dissimulé, que ce Prussien souhaite semer la zizanie en France²³.

La pensée d'Anacharsis Cloots s'appuie sur l'idée d'une évolution dans le temps, il parle *d'échelons pour arriver à un ordre des choses plus parfait*²⁴. Selon lui, une situation révolutionnaire doit s'installer quelque part sur la planète et se développer en tenant compte de tous les facteurs: économiques, culturels, géographiques. La morale sous-jacente aux Droits de l'homme est une finalité, une perspective, un amer vers lequel il faut tendre mais il convient de ne rien brusquer sous peine de tout perdre.

Anacharsis Cloots est d'une famille originaire de Hollande. Ses ancêtres négociants et banquiers sont naturellement ouverts au monde: des oncles et des tantes sont établis en Espagne, des cousins ont fait souche en France, son père s'est installé en Prusse, ils sont apparentés à des familles du monde entier et entretiennent un réseau de correspondants à

20 République Universelle, p. 15, 22, 39, 40, 59.

21 Voir Courrier de Paris, 9 mars 1791; Chronique de Paris, 13 novembre 1791; Gazette Universelle, 13 décembre 1791; PF, 12 mars 1792; L'Orateur du Genre Humain, p. 101.

22 Discours du 27 brumaire an II; Adresse au genre humain.

23 *J'ose dire que les plus grandes atrocités ont été commises par la morale naturelle, par l'instinct de la justice, par les sophismes de l'ignorance. Tous les mouvements populaires étaient spontanés, sans en excepter le dernier du Champ de Mars. L'amour de la liberté a son bandeau et ses fureurs. Chaque fois qu'on présentera au peuple une loi que la raison d'État sollicite, mais que la conscience individuelle repousse, vous entendrez des murmures. J'ai manqué d'être lapidé pour la traite des Noirs, et pour avoir été de l'avis des Sept comités, le jour même de l'arrestation du roi. La morale est essentielle dans l'intérieur d'un ménage, mais un État ne saurait faire vie qui dure, sans la science du profond Machiavel* (Chronique de Paris, 27 juillet 1791).

24 République Universelle, note p. 63.

Saint-Malo, Nantes, Paris, Cadix, Lisbonne, Curaçao, Java, Moscou. Celui qui s'appelait encore Jean-Baptiste, après des études à Mons, à Bruxelles et à Paris entrera en 1770, pour trois ans, à la fameuse Académie militaire de Berlin fondée et dirigée par Frédéric II. Il aura le temps de réfléchir sur l'émiettement des pays allemands, sur la faillite du Saint-Empire Romain et sur l'incapacité de l'Autriche à désormais fédérer ces pays allemands. Il s'interrogera sur la raison de la faiblesse de l'Allemagne, sur le despotisme qui y règne à peu d'exceptions près partout, sur les différences sociales, la puissance des États et des Églises. Il comparera avec la France centralisée, à son avis plus riche, plus moderne, plus forte. Il en conclura très vite à l'inanité du morcellement allemand et saluera la politique de la Prusse qui est toute dirigée vers l'hégémonie, le remplacement de l'ancienne puissance autrichienne avec tous les avantages d'un état moins clérical. Par extrapolation, le microcosme allemand avec ses lenteurs médiévales lui semblera correspondre au macrocosme mondial: tant que le globe sera fractionné en quantité de pays, d'États, de religions, tant que le monde verra s'affronter les égoïsmes nationaux, il n'y aura pas de progrès véritable possible.

Il ne s'agit pas ici de voir si la pensée de Cloots est fondée ou non. C'est cette analyse, certainement outrée, qui constitue cependant les fondements de son système universel²⁵. Mais il faut un début à tout, un germe qui, en se développant, donnera la fleur de ses rêves: un monde ouvert, cosmopolite au sens noble du terme, la république universelle. Ce début, dès ses «Vœux d'un Gallophile», Jean-Baptiste le voit dans une union de la Prusse et de la France, une sorte de reconstitution républicaine de l'Empire carolingien car ce qu'il faudrait mettre en place après la France rapportée à ses frontières naturelles, c'est une République d'Europe, qui, une fois assez solide, serve de base à cette république universelle²⁶.

Cloots s'est peu confié sur la Prusse ou sur l'Allemagne. Il rapporte, à l'occasion d'une note en bas de page, d'une remarque marginale, avoir parcouru la Saxe, s'être rendu en Autriche-Hongrie. On sait qu'il a séjourné à Munich et qu'il a passé trois années à Berlin. Pourtant, lorsqu'il évoque l'Allemagne, on sent chez lui une sorte de nostalgie, un regret de ne pas avoir vu le jour dans un pays qui pourrait être grand et il se prend à rêver d'une alliance à bénéfices réciproques entre la France et la Prusse, qu'il regarde comme étant la partie la plus saine des pays allemands.

A ce rêve, qu'il n'est d'ailleurs pas le seul à partager tant est encore puissant au moment de la révolution le mythe de Frédéric le Grand, il y a deux causes principales assez contradictoires en fait. La première fait penser au désespoir des jeunes intellectuels allemands du *Sturm und Drang* scandalisés pour une part de voir leurs pays, dans trop de domaines, resté au stade de puissances médiévales ou vassales, mises en coupe réglée par des autocrates fantoches souvent au nom d'intérêts étrangers. Il a, au début de la révolution, un seul cri: «La France est couverte de citoyens-soldats, toute l'Allemagne est couverte de paysans-serfs»²⁷. Il se désespère de constater les «ravages des mystiques de (mon) pays natal, où le successeur de Frédéric le Grand gémit dans des entraves puériles et déplorables»²⁸ et il voit dans la France le recours suprême pour sortir le pays des ornières où il s'enfonce.

D'un autre côté, il distingue dans l'État développé par Frédéric les prémices d'un grand État moderne, un pays qui possède de nombreuses ressources. Il croit en l'héritage philoso-

25 Ibid., p. 56.

26 République Universelle, p. 41. *La France nivelée en paisibles communes est devenue une cité fraternelle, la cité de Philadelphie, dont l'enceinte embrassera nécessairement tout l'univers, toute la famille anthropique.*

27 Discours aux amis de la Constitution du 1 janvier 1792. Il a ce cri: *Je naquis esclave dans ma maison de Génadenthal, valles-gratiae, près de Clèves* (L'Orateur du Genre Humain). Dans la dispute qui l'oppose à l'envoyé prussien Golz, il revendique de véritable représentant du peuple prussien (Gazette Universelle, 8 septembre 1791).

28 Gazette de Paris, 28 août 1790. Voir aussi la Chronique de Paris du 28 octobre 1790.

phique de l'ancien roi, il admire Berlin devenu en peu d'années une belle ville qui symbolise pour lui la future Allemagne des philosophes. Il considère assez positivement l'équipement de l'armée et assure même qu'une politique belliqueuse, qu'il réprouverait naturellement, peut ne pas être contraire aux progrès d'un pays. Il salue le développement des manufactures, l'assainissement de grandes régions marécageuses, la politique nataliste et le développement de l'immigration qui ont doublé la population.

Il considère que la Prusse est la seule force unificatrice d'une Allemagne qu'il désespère voir sortir de son morcellement: *Berlin n'est plus un désert depuis les conquêtes de Frédéric, et si toute l'Allemagne obéissait à l'aigle prussienne, nous verrions Berlin marcher de pair avec la première ville du monde*²⁹. A cette image contrastée s'ajoute son admiration pour les philosophes de l'Allemagne du Nord, qui, comme son maître le suisse Sulzer, lui ont appris à ne jamais accepter sans examen l'autorité, les penseurs qui ont développé l'économie politique, *science fondamentale des États, dont la France n'entrevoit que la théorie*³⁰, et la certitude que cette Allemagne ayant vu naître les deux grands révolutionnaires que sont pour lui Copernic et Gutenberg, les libérateurs de l'esprit par la découverte du vrai cosmos et l'invention de l'imprimerie, verra aussi, ou accompagnera la révolution politique³¹. Ainsi l'homme aura-t-il conquis les trois libertés essentielles: détaché des superstitions, l'esprit cultivé et le corps libre, il pourra assumer une nouvelle existence *anthropique* pour reprendre un terme qu'il affectionne.

Enfin, ce pays a été marqué, façonné par Frédéric, l'ami de Voltaire, le seul philosophe que Cloots vénère sans partage, et il ne peut qu'aller vers plus de progrès et de Lumières car *la philosophie de Voltaire et de Rousseau a jeté de trop profondes racines sous un règne glorieux de quarante-six années*³². Il admirera longtemps Frédéric, le roi-philosophe, et s'il lui reconnaîtra des torts (son despotisme, le recrutement brutal de son armée, le servage ...), il rappellera, jusqu'à sa mort, que le souverain a joué un grand rôle dans le développement et l'universalité de la langue française, cette langue qu'il assigne lui-même à sa République universelle, qu'il a su accorder à ses sujets des plages de liberté (imprimer librement à Neuchâtel), qu'il a imposé des réformes allant dans le sens des Lumières, qu'il a créé des universités et surtout qu'il a su mettre l'Église à une place secondaire.

La Prusse serait donc l'allié naturel par excellence de la France: le roi-Voltaire et le roi de Prusse! Et dès le début de la Révolution, il n'a de cesse de dénoncer l'union contre-nature de la France avec l'Autriche, fait de ministres français »vendus à l'Autriche« ou de la Prusse avec l'Angleterre, produit de l'anglomanie du ministre Hertzberg et d'un roi illuminé, alors qu'il affirme *la haine que nous portons héréditairement à l'Autriche, l'amour que nous avons héréditairement pour les Français [...]*³³. Il conjure le nouveau roi de Prusse de changer de politique: *Levez-vous, fils de Salomon, mettez le pied sur le stathoudérat, et donnez la main aux Français [...]*³⁴. D'ailleurs il affirme savoir de source sûre que *tous les Prussiens éclairés partagent les sentiments du prince Henri, des généraux Mollendorf, Kalkreuth et Scheffen. L'opinion du ministre Hertzberg, d'abord flottante, est décidément favorable à la France. Berlin et Paris s'accordent parfaitement dans l'aversion des tyrans lorrains. A mesure que le trésor de la Sprée s'épuisera, l'opinion publique se fortifiera, et l'héroïsme du peuple français*

29 Vœux d'un Gallophile, p. 25-26.

30 Vœux d'un Gallophile, p. 67.

31 On peut d'ailleurs penser qu'il se comprend dans une trilogie prussienne des libérateurs de l'esprit: Copernic et la révolution cosmique, Gutenberg et la révolution intellectuelle, Cloots et la révolution universelle. La religion, l'esprit et la politique!

32 Discours à l'Assemblée du 12 août 1792.

33 Discours à l'Assemblée, op. cit.

34 In: L'Orateur du Genre Humain, op. cit.

*trionphera de l'idiotisme de la cour de Potsdam*³⁵. Il imagine d'ailleurs une sorte de loi des convergences: la révolution en Prusse est inévitable *le bonnet vert sera l'avant-coureur de la cocarde nationale*³⁶.

A côté de cette Prusse contrastée, aimée et haïe, grosse selon lui d'un destin allemand, il y a la France qu'il admire par-dessus tout pour sa langue, sa culture, le prestige de ses penseurs, sa population importante, sa force et sa richesse, son unité nationale. Lorsqu'il est amené à quitter ce «pays de la philosophie», il se laisse aller à des lettres pleines de mélancolie et d'éloges dithyrambiques. Il regrette particulièrement Paris, quintessence de cette France adorée: *J'ai les yeux fixés sur Paris comme les Musulmans sur la Mecque, soupire-t-il*³⁷.

Ainsi Cloots discerne-t-il dans l'union de ces deux pays un principe fructueux; la France révolutionnaire fécondera une Prusse encore prisonnière de son passé, engluée dans la gangue des habitudes gothiques, elle apportera les idéaux d'égalité, de fraternité et de liberté, une jeunesse et une spontanéité nouvelle; la Prusse, de son côté, saura vivifier et amender par la force de sa philosophie, par un modernisme dans certains domaines, par son sens des réalités et de l'organisation une France parfois encore prisonnière des traditions, parfois trop *aristocratique*. Lui-même a bénéficié de cette éducation biculturelle, européenne, et il s'en félicite en plusieurs endroits de ses «Vœux d'un Gallophile» particulièrement.

Meister, dans la «Correspondance Littéraire» écrivait d'ailleurs que la France *est un pays où l'éducation des jeunes gens destinés aux emplois militaires, aux charges de la magistrature et de la Cour, finit, pour ainsi dire, au moment où elle devrait commencer*³⁸. La famille du jeune Jean-Baptiste Cloots a pu considérer en ce sens que l'éducation parisienne devait être complétée par l'Académie militaire fondée et dirigée par Frédéric II, où enseignaient des maîtres prestigieux souvent choisis par d'Alembert: Sulzer, Toussaint, Wegeli, Thiébault. Au sommet de sa gloire, l'orateur du genre humain mettra sur pied une *légion prussienne* au service de la Révolution puis proposera aux Français qu'ils prennent le nom de Germains, ce nom s'appliquant par la suite à tous les citoyens de la République universelle.

Le latiniste qu'il est s'en rapportait certes au sens étymologique du terme: *frères!* Peu avant les prises de positions hostiles de la Prusse, son entrée en guerre, c'était une des dernières tentatives, maladroites, pour se persuader que l'union franco-prussienne, puis l'union des peuples allait mener à cette république universelle source de tous les biens. Mais il fait scandale et s'attire les réponses virulentes des responsables girondins contre *l'espion Cloots*, une épithète sans fondement qui lui restera cependant³⁹; Girot-Pouzol lui reprochera ainsi le passage incriminé de sa «République Universelle» en déformant le sens des mots dans l'esprit de cette accusation de traître: *Une renonciation formelle au nom de Français nous couvrirait de gloire* avait écrit Cloots, voulant ainsi en appeler aux sentiments cosmopolites des Français. Girot-Pouzol y voit autre chose: *Dites plutôt qu'elle vous couvrirait de gloire, vous Cloots, vous Germain, pour avoir ôté aux Français jusqu'à leur propre nom.*

35 Discours à l'Assemblée du 12 décembre 1792.

36 Gazette Universelle, 17 février 1791.

37 Vœux d'un Gallophile, p. 259. Voir dans cet ouvrage son extraordinaire lettre à Mme de Beauharnais de 1785.

38 Correspondance Littéraire, éd. TOURNEUX, t. XIV, p. 363.

39 Roland, *Mon mot aux gens de bien sur Clootz*, Patriote Français, 21 novembre 1792 et Chronique de Paris, 23 novembre; *Réponses au Prussien Cloots par Roland, Kersaint, Guadet et Brissot*; A. Guy Kersaint *aux Jacobins à l'occasion du Libelle du Prussien Cloots, intitulé Ni Marat ni Roland*. Le Patriote français, 23 novembre 1797; *Un mot de Guadet sur Cloots. ibid.* 23 novembre 1792; *Dernier mot sur Cloots*, par J. Brissot, 24 novembre 1792.

*Le nom de Germain vous conviendrait parfaitement. Universels de droit et Germains de fait*⁴⁰.

Cette bien étrange République universelle reposant sur une alliance franco-prussienne, dont les citoyens porteraient un nom rappelant tout de même l'Allemagne, dont le français serait la première langue officielle et qui aurait Paris pour capitale, s'effacera apparemment des esprits en mars 1794, en ce jour de printemps où l'Orateur du Genre Humain subira courageusement la peine capitale. Il faudra attendre plus de 150 ans et trois guerres pour qu'à nouveau on puisse penser que la construction européenne soit seulement envisageable sur un fondement franco-allemand. Mais alors, plus personne ne songera à ce que Jaurès appelle «la haute pensée» d'Anacharsis Cloots!

40 J.-B. Girot-Pouzol, représentant de la nation française à Anacharsis Cloots représentant de l'Univers, 1792.